Platon

La caverne ou comment devient-on philosophe ?
République, VII, 514a-517

Roselyne Dégremont

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

« Maintenant, repris-je, représente toi notre nature, selon qu'elle est ou qu'elle n'est pas éclairée par l'éducation, d'après le tableau que voici. Figure-toi des hommes dans une demeure souterraine en forme de caverne, dont l'entrée, ouverte à la lumière, s'étend sur toute la longueur de la façade ; ils sont là depuis leur enfance, les jambes et le cou pris dans des chaînes, en sorte qu'ils ne peuvent bouger de place, ni voir ailleurs que devant eux ; car les liens les empêchent de tourner la tête ; la lumière d'un feu allumé au loin sur une hauteur brille derrière eux ; entre le feu et les prisonniers il y a une route élevée ; le long de cette route figure-toi un petit mur, pareils aux cloisons que les montreurs de marionnettes dressent entre eux et le public et au-dessus desquelles ils vont voir leurs prestiges.

Je vois cela, dit-il.

Figure-toi maintenant le long de ce petit mur des hommes portant des ustensiles de toutes sortes, qui dépassent la hauteur du mur, et des figures d'hommes et d'animaux, en pierre, en bois, de toutes sortes de formes ; et naturellement parmi ces porteurs qui défilent, les uns parlent, les autres ne disent rien.

Voilà, dit-il, un étrange tableau et d'étranges prisonniers.

Ils nous ressemblent, répondis-je. Et d'abord penses-tu que dans cette situation ils aient vu d'eux-mêmes et de leurs voisins autre chose que les ombres projetées par le feu sur la partie de la caverne qui leur fait face ?

Peut-il en être autrement, dit-il, s'ils sont contraints toute leur vie de rester la tête immobile ?

Et des objets qui défilent, n'en est-il pas de même ?

Sans contredit.

Dès lors, s'ils pouvaient s'entretenir entre eux, ne penses-tu pas qu'ils croiraient nommer les objets réels eux-mêmes, en nommant les ombres qu'ils verraient ?

Nécessairement.

Et s'il y avait aussi un écho qui renvoyât les sons du fond de la prison, toutes les fois qu'un des passants viendrait à parler, crois-tu qu'ils ne prendraient pas sa voix pour celle de l'ombre qui défilerait ?

Si, par Zeus, dit-il.

Il est indubitable, repris-je, qu'aux yeux de ces gens-là la réalité ne saurait être autre chose que les ombres des objets confectionnés.

C'est de toute nécessité, dit-il.

Examine maintenant comment ils réagiraient, si on les délivrait de leurs chaînes et qu'on les guérît de leur ignorance, et si les choses se passaient naturellement comme il suit. Qu'on détache un de ces prisonniers, qu'on le force à se dresser soudain, à tourner le cou, à marcher, à lever les yeux vers la lumière, tous ces mouvements le feront souffrir, et l'éblouissement l'empêchera de regarder les objets dont il voyait les ombres tout à l'heure. Je te demande ce qu'il pourra répondre, si on lui dit que tout à l'heure il ne voyait que des riens sans consistance, mais que maintenant plus près de la réalité, et tourné vers des objets plus réels, il voit plus juste ; si enfin, lui faisant voir chacun des objets qui défilent devant lui, on l'oblige à force de questions à dire ce que c'est. Ne crois-tu pas qu'il sera embarrassé et que les objets qu'il voyait tout à l'heure lui paraîtront plus véritables que ceux qu'on l'on montre à présent ?

Beaucoup plus véritables, dit-il.

Et si on le forçait à regarder la lumière-même, ne crois-tu pas que ses yeux lui feraient mal, et qu'il se déroberait et retournerait aux choses qu'il peut regarder, et qu'il les croirait réellement plus distinctes que celles qu'on lui montre ?

Je le crois, fit-il.

Et si, repris-je, on le tirait de là par force, qu'on lui fît gravir la montée rude et escarpée, et qu'on ne le lâchât pas avant de l'avoir traîné au-dehors à la lumière du soleil, ne penses-tu pas qu'il souffrirait et se révolterait d'être ainsi traîné, et qu'une fois arrivé à la lumière, il aurait les yeux éblouis de son éclat, et ne pourrait voir aucun des objets que nous appelons à présent véritables ?

Il ne le pourrait pas, du moins tout d'abord.

Et devrait en effet, repris-je, s'y habituer, s'il voulait voir le monde d'en haut. Tout d'abord, ce qu'il regarderait le plus facilement, ce sont les ombres, puis les images des hommes et des autres objets reflétés dans les eaux, puis les objets eux-mêmes ; puis, élevant ses regards vers la lumière des astres et de la lune, il contemplerait pendant la nuit les constellations et le firmament lui-même plus facilement qu'il ne le ferait pendant le jour du soleil et de l'éclat du soleil.

Sans doute.

A la fin, je pense, ce serait le soleil, non dans les eaux, ni ses images reflétées sur quelque autre point, mais le soleil lui-même dans son propre séjour qu'il pourrait regarder et contempler tel qu'il est.

Nécessairement.

Après cela, il en viendrait à conclure au sujet du soleil, que c'est lui qui produit les saisons et les années, qu'il gouverne tout dans le monde visible et qu'il est en quelque manière la cause de toutes ces choses que lui et ses compagnons voyaient dans la caverne.

Il est évident, dit-il, que c'est là qu'il en viendrait après ces diverses expériences.

Si ensuite il venait à penser à sa première demeure et à la science qu'on y possède, et aux compagnons de sa captivité, ne crois-tu pas qu'il se féliciterait du changement et qu'il les prendrait en pitié ?

Certes si.

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

Quant aux honneurs et aux louanges qu'ils pouvaient alors se donner les uns aux autres, et aux récompenses accordées à celui qui discernait de l'œil le plus pénétrant les objets qui passaient, qui se rappelait le plus exactement ceux qui passaient régulièrement les premiers ou les derniers, ou ensemble, et qui par là était le plus habile à deviner celui qui allait arriver, penses-tu que notre homme en aurait envie et qu'il jalouserait ceux qui seraient parmi ces prisonniers en possession des honneurs et de la puissance ? Ne penserait-il pas comme Achille dans Homère, et ne préférerait-il pas cent fois n'être qu'un valet de charrue au service d'un pauvre laboureur et supporter tous les maux possibles plutôt que de revenir à ses anciennes illusions et de vivre comme il vivait ?

Je suis de ton avis, dit-il : il préférerait tout souffrir plutôt que de revivre cette vie-là.

Imagine encore ceci, repris-je ; si notre homme redescendait et reprenait son ancienne place, n'aurait-il pas les yeux offusqués par les ténèbres, en venant brusquement du soleil .

Assurément si, dit-il.

Et s'il lui fallait de nouveau juger de ces ombres et concourir avec les prisonniers qui n'ont jamais quitté leurs chaînes, pendant que sa vue est encore confuse et que ses yeux ne soient remis et accoutumés à l'obscurité, ce qui demanderait un temps assez long, n'apprêterait-il pas à rire, et ne diraient-ils pas de lui que, pour être monté là-haut, il en est revenu les yeux gâtés, que ce n'est même pas la peine de tenter l'ascension ; et, si quelqu'un essayait de les délier et de les conduire en haut, et qu'ils ne pussent le tenir en leurs mains, ne le tueraient-ils pas ?

Ils le tueraient certainement, dit-il. »

Préambule

Nous pouvons penser qu'à toute époque, y compris la nôtre, l'image de Platon est saisissante : car oui, nous vivons dans des cavernes, si une caverne se définit comme le lieu des ombres et des reflets visuels, des images donc ; comme le lieu des échos, pour ce qui est des paroles, des chants, des bruits et des sons. Platon utilise le théâtre d'ombres : derrière une cloison, des montreurs de marionnettes organisent un spectacle : une source de lumière derrière eux projette sur l'écran qu'est le fond de la caverne les ombres portées des poupées, des personnages de la scène jouée ; et les murs renvoient aussi les propos des montreurs de marionnettes, leurs échanges. Cela se faisait en Grèce, sans nul doute aussi en Inde, peut-être aussi ailleurs. Et les spectateurs et auditeurs sont là, rivés à leur siège. Nous qui sommes dans une culture des écrans des téléviseurs, des ordinateurs, des téléphones ; nous qui sommes rivés aux images et aux bandes audio de très longues heures chaque jour, nous aussi nous vivons dans nos cavernes : affalés dans un fauteuil de salon, assis sur un siège, privés de vis-à-vis direct, car c'est à un petit ou grand écran que nous sourions béatement, non aux personnes présentes près de nous ; ce sont des suites d'images qui nous émeuvent, bouleversent, font rire ou pleurer ; ce sont des acteurs que nous aimons. Tout se passe comme si, nous aussi, nous étions enchaînés ou liés, face aux écrans, sans pouvoir tourner la tête. Prisonniers enchantés par nos objets techniques, comme les hommes de Platon étaient déjà des prisonniers consentants, n'ayant pas conscience d'être ligotés et assignés à une place, nous aussi nous consentons à notre aliénation. Platon n'image pas ces hommes se levant, se rencontrant, se parlant les uns aux autres : chacun est seul à voir ses images, à entendre ses échos à soi. Evidemment, il n'y a rien de réaliste là : cette image d'une condition humaine fictive ne se pose pas la question de la satisfaction des besoins vitaux. C'est un « dispositif » qui est mis en place : qui anticipe fort bien celui du cinématographe, où la salle de projection est dans le dos des spectateurs. Dans ce dispositif, chacun des hommes-là est immobile et muet. Les auditeurs et spectateurs ne sont pas entrés dans la caverne, ils n'y bougent pas, ils n'en bougent pas ; ils ne font pas société, non plus. Ils ne sont même pas les marionnettes que des malins manipuleraient. Non : chacun, seul, voit et entend des reflets, des échos ; et sa situation ressemble à celle de Narcisse, qui, pour amoureux qu'il soit, ne perçoit pas la nymphe, ne perçoit pas un autre homme à aimer. Il est bloqué sur soi et ses doubles sonores ou visuels. Méfions-nous de nous complaire à notre environnement, à notre milieu : il nous invite toujours à une satisfaction béate, à nous couper du monde (du

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

monde naturel, du monde réel). Si Platon nous disait quelque chose, ce serait déjà : réveillez-vous, levez-vous, détachez-vous, et sortez-vous de là ! Ombres et échos ne sont pas la réalité, mais des projections optiques et sonores. C'est encore : entretenez-vous entre vous, au lieu de rester dans l'île de votre conscience, et de croire que le monde se borne à votre représentation solitaire ; mettez la phénoménologie sous époché. Quittez votre caverne, osez sortir dans le monde naturel déjà. Il y a un Soleil et une Lune, et un ciel étoilé, le savez-vous encore ? Le monde existe. Ne le réduisez pas, ne le mettez pas entre parenthèses : ce n'est pas avec des ombres, des reflets, des échos que vous apprendrez à le connaître, si vous prenez trop de plaisir à vous y laisser bercer : oui sans doute les reflets et les ombres peuvent vous apprendre quelques petites choses, mais pas assez ; il va falloir faire des mathématiques, de l'astronomie, de la philosophie pour aller au réel. L'homme de la caverne n'a pas les pieds sur terre, le philosophe si. Le philosophe sort du trou, sans douter du monde. Car si la caverne est, c'est qu'elle est un creux dans une montagne calcaire : la montagne existe, les eaux qui la traversent aussi, les pierres et les plantes du dehors, le soleil et les arbres, et d'autres vivants, etc., sont. Ne soyez pas fascinés par vos phénomènes, car vous seriez nécessairement sceptiques. Vous diriez : « Veillé-je, ou si je dors ? » Ou « Mais tout ceci n'est donc qu'un rêve ! » ; ou « La vie est un songe ». Le prisonnier qui tend la main vers l'image projetée sur l'écran la voit encore, mais il ne n'aura jamais rien dans le creux de sa main, tangiblement : l'image ne lui donnera jamais la chose en chair et en os. La réalité vient avec le tangible, le corps à corps, le contact. L'homme libéré grimpe, il sue, mais il persévère, car il veut savoir la vérité.

Introduction

1. Nous avons là le texte même qu'on a appelé traditionnellement « le mythe de la caverne », ou « l'allégorie de la caverne ». Le mot qu'emploie Platon, pour en parler, c'est « é eikon » : c'est une image. Nous pourrions donc dire justement : « l'image de la caverne ». « Mythe » est un mot qui évoque davantage l'origine, celle qui explique par des événements précédents l'existence d'une chose : ici ce n'est pas le cas. Allégorie est un terme de rhétorique qui a plus de pertinence, puisqu'on parle ici de prisonniers qui, libérés, découvriraient la terre, le ciel et la lumière solaire, pour évoquer quelque chose de plus abstrait : le passage que peut faire chacun de l'ignorance à la science et à la philosophie, le chemin menant d'un état d'absence d'éducation à une éducation accomplie : car c'est l'opposition entre « l'absence d'éducation », apaideusia, et « l'éducation », paidéia, qui est mise au centre de l'interprétation.

2. Cette image de libération progressive est encadrée par deux exposés qui en sont l'indispensable complément : le premier exposé fut fait à la fin du livre VI de la *République*, à partir de 506 ; Socrate a proposé de distinguer quatre sortes d'êtres (les images, les objets et vivants, les figures et nombres, et les idées) et quatre formes de savoir (l'imagination, la connaissance empirique, les mathématiques, la dialectique philosophique) ; ils sont entre eux hiérarchisés : cette image en est une illustration dynamique : l'homme passe peu à peu de la première section de la ligne à la quatrième. Le second exposé est l'explication de l'allégorie par Platon lui-même, à partir de 517a ; toute la suite du livre VII continue cette explication et en fournit une interprétation. Il est donc vrai que cette image de « caverne » est capitale. Philosopher, pour un homme, c'est sortir de la caverne et, enfin venu sous le soleil, voir clair et connaître véritablement : c'est s'être reconnu ignorant, désirer s'instruire et commencer à le faire, chercher la vérité toujours. Il n'est pas dit, de toute façon que le savoir absolu existe : qui pourrait regarder le soleil fixement ? Qui pourrait dire : « j'ai le savoir absolu, je sais la vérité, je saisis le bien » ? Personne. Il faut accepter le désir et la tension vers toujours un peu plus de vérité. Si le Soleil est comme l'idée du bien (l'un impossible à regarder, l'autre impossible à contempler), c'est la lumière solaire qui est comme la vérité, car la lumière nous permet de voir

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

les êtres ; c'est l'idée du bien qui rend intelligible, et nous ouvre à chaque savoir, clair et distinct pour l'âme : aux idées elles-mêmes, que nous pensons.

L'opposition capitale entre ce qui est « vu, regardé » (t*o oraton*), et ce qui est « connu, compris » (t*o noéton*) est une affaire d'approche ; avec les yeux du corps nous recevons ce qui se voit (le visible, ou le sensible) ; avec les yeux de l'âme nous recevons ce qui se conçoit (le conçu, ou l'intelligible) ; le « vu » tient lieu aussi des autres sens : l'ouï, le senti, le touché, le goûté ; le « conçu » vaut à la fois pour les entités mathématiques et pour les idées, qui sont attrapées par le biais des questions, des réponses, de l'examen des réponses, du relancement des questions, dans un dialogue entre les âmes. Si chacun a ses propres sensations, par contre nous pensons à deux ou plus. Tout ce qui est intelligible relève d'un cheminement à plusieurs. Les travaux des mathématiciens s'ajustent entre eux, ils se suivent ; les travaux des philosophes sont recherche, dans le dialogue.

3. Ce qui est souligné par la fin de l'image de la caverne, c'est la difficulté majeure de l'entente entre les prisonniers de la caverne et certains hommes qui en seraient sortis, et qui, à leur retour près des leurs, seraient comme de nouveaux aveugles, ayant perdu la faculté de bien voir les ombres. La mésentente entre le peuple et le philosophe est dramatisée à la fin : le peuple excédé tue le philosophe. Cette fin suggère à des interprètes une lecture politique de l'image : elle s'y profile, il est vrai. Mais elle serait bien aussi l'indice que la cité théorique de la *République*, sur laquelle Socrate cherche à lire en gros caractères ce qui serait écrit en caractères minuscules dans l'âme de chacun, si elle se prête bien à l'enquête sur la justice, n'est pas proposée comme possible, ou parfaite, ou « idéale » comme on dit. Bien plutôt elle est exactement impossible. Le peuple tuerait le philosophe : comment celui-ci deviendrait-il jamais « roi »? Lui ne désire pas la royauté, le peuple ne le désire pas comme roi. La coupure entre les spectateurs et les sages est dramatique, et définitive.

Cette image de la caverne est celle d'une sortie de l'ignorance, d'une entrée en philosophie, du départ d'une quête de la sagesse. Qu'est-ce qui nous amène à philosopher ? Pour prendre la mesure de la proposition que fait ici Platon, nous la confronterons à la proposition qu'Aristote a faite, d'une autre « sortie de la caverne », autrement interprétée.

I. Une hypothèse interprétative : la condition humaine

1. C'est cette différence entre la nature qui est nôtre (*tén émétéran phusin*) selon qu'elle reçoit ou ne reçoit pas la « *paidéia* » i.e. l'éducation (de l'enfant), que veut faire voir l'image de la caverne : la différence donc entre des hommes qui demeurent prisonniers des ombres et des échos, et des hommes qui voient les choses, le monde directement, bien éclairé. C'est cette différence qui éclate à la fin, quand celui qui est sorti de la caverne y redescend, et paraît insupportable aux prisonniers. On peut donc appeler « *paidéia* » ou éducation le long parcours qui permet à un homme de connaître les choses elles-mêmes, les nombres et figures, puis les idées : connaissant les choses elles-mêmes, il peut devenir botaniste ou zoologue ou technicien ; connaissant les nombres et figures il peut devenir mathématicien et astronome ; puis questionnant les idées : philosophe.

On peut imaginer le premier état comme celui du nourrisson dans son berceau, langé serré comme on le fait chez certains peuples qui momifient quasiment leurs bébés, ou assis dans le siège où il est soigneusement attaché par ses parents. Ligoté là, il est assailli de paroles, de sons et de bruits qu'il ne peut interpréter encore ; des images visuelles passent devant lui, de ses chaussons, de visages qui apparaissent et puis s'en vont ; il reçoit des odeurs, des goûts en bouche ; il touche de sa peau la douceur et la chaleur d'un sein, etc... Les sensations qui lui viennent sont brusques, discontinues, multiples ; et nous pouvons, pour jouer le jeu de cette

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

allégorie de la caverne, penser qu'avant de connaître le monde au-delà de sa poussette, il entend des chansons, des comptines, des fables en langage-bébé ; qu'on veut lui apprendre le monde avec un imagier (tiens, regarde ce dessin-là, c'est une poule, celle-là un chien qui fait oua-oua, etc...) On lui a accommodé des doubles du monde, des copies des êtres ; on le met devant des images sur écran pour qu'il reste tranquille.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés